

LA FLORICULTURE

AZURÉENNE EN PÉRIL

Par P. Castela

Dans le N°64/1 des "RECHERCHES REGIONALES M. Fénart, étudiant la situation de l'agriculture départementale, exposait les dangers locaux qui menacent l'horticulture. Il y a beaucoup plus grave encore : sur le plan européen la Côte d'Azur est en train de perdre une position qui a fait longtemps sa force. Cela tient à des causes locales comme le recrutement particulier des horticulteurs azuréens, mais aussi à la concurrence étrangère et à des questions d'ordre général qui se posent au monde agricole contemporain et qui ne trouvent pas de solution valable sur la Côte.

1.- La Côte d'Azur, milieu traditionnellement horticole.

La Côte d'Azur est une des plus anciennes régions consacrées à l'horticulture ornementale de l'Europe Occidentale. Mises à part quelques spécialités très locales, et on particulier la production des bulbes de fleurs en Hollande toutes les pépinières de la vallée de la Loire, on peut considérer que la Côte il y a un siècle, a été la première à donner le ton à une nouvelle spéculation devenue par la suite un élément essentiel de l'économie régionale.

L'horticulture a pris naissance sous le Second Empire et un certain nombre de familles de jardiniers commencèrent alors à produire des fleurs coupées destinées à la clientèle aristocratique de la Côte. Ces familles ont constitué le noyau d'une catégorie de floriculteurs très attachés à leurs traditions, à leurs "recettes" et à leurs secrets de production mais qui, de nos jours, s'adaptent plus lentement que les nouveaux venus aux impératifs techniques et commerciaux contemporains. La réussite de ces pionniers en temps temps que la rapide urbanisation du littoral favorisant le développement d'un débouché régional, incitèrent à s'installer un grand nombre d'étrangers, d'Italiens surtout, décidés à produire beaucoup pour s'enrichir plus vite. La terre était peu couteuse, il suffisait d'avoir une ardeur au travail peu commune. Pendant que le nombre des producteurs croissait, les débouchés nationaux se développaient on liaison avec un perfectionnement des transports. De nos jours ne se pose presque aucun problème de vente, toute la production étant régulièrement écoulée.

Cette production est essentiellement caractérisée par sa polyvalence : il n'y a aucune région en Europe (à part la Ligurie voisine qui est sa réplique exacte et qui connaît à peu de choses près, les mêmes problèmes, les mêmes réussites et les mêmes difficultés) qui soit capable à l'heure actuelle et avec les techniques utilisées, de produire une aussi grande quantité de variétés de fleurs, de plantes, d'arbustes d'ornement et de feuillages. La Côte exerce en ce domaine, un monopole national à quelques rares exceptions près, monopole qui elle s'efforce de maintenir. Cependant, la structure sociale est pour la floriculture azuréeenne, un lourd handicap pour l'avenir : sur 8.000 floriculteurs, 500 tout au plus sont dignes de cc nom. Ils aiment leur métier avec passion, s'y adonnent sans arrière pensée, recherchent la belle qualité, quitte à vendre avec dois marges bénéficiaires moindres. Les 9/10 des floriculteurs le sont par calcul économique, parce que les fleurs rapportent plus que les tomates, les salades ou la vigne; ils produisent des œillets crevards ou des roses. Leur production de masse est rarement de bonne qualité; comme les prix sont médiocres, ils augmentent la production pour compenser sa faible valeur : curieux calcul qui les oblige à offrir -au prix d'un travail intense car il n'est pas question d'augmenter la main-d'oeuvre- des fleurs d'une qualité encore plus mauvaise, mais calcul de paysans qui ne comprennent rien à l'horticulture ni à ses débouchés. Il ne faut donc pas s'attendre à une évolution dans cc domaine qui reste le tendon d'Achille de la floriculture azuréeenne.

Production massive, monopolisant le marché national, telle apparaît la floriculture azuréeenne face à une concurrence étrangère intense.

2.- La concurrence étrangère.

Le seul avantage de la floriculture azurienne au milieu du XXe siècle ne réside plus dans espèces cultivées, encore moins dans son équipement technique, mais dans l'insolation dont elle dispose l'hiver. Cela lui permet d'obtenir, lorsque ses concurrents nordiques n'ont plus la chaleur nécessaire, l'éclosion des boutons de fleurs au cœur de l'hiver, sans l'aide artificielle d'une serre chauffée et éclairée. La province d'Imperia, toute proche, a les mêmes avantages et a évolué de façon similaire, mais l'Italie n'a pas représenté pour la Ligurie ce que la France est pour la Côte d'Azur : elle n'a pas offert jusque vers 1960, un marché intérieur important et force a été aux expéditeurs de vendre à l'étranger. Très habilement, les Italiens ont conquis le marché suisse, puis le marché allemand, se sont tournés vers les pays d'Europe centrale dans l'entre-deux guerres pour trouver ensuite un débouché scandinave. En tonnage comme en valeur, cela représente une grande partie de la production italienne.

Année 1962	Valeur totale de la production ¹ (en millions de dollars U.S.)	Valeur des exportations
Allemagne Féd.	180 ²	0
Belgique	27,8	0,1
France .	94	3
Italie	82,2	23,3
Pays-Bas	47,8	22,7
Royaume-Uni	57,1	0

Actuellement le marché italien s'ouvre à la production nationale (le nombre de boutiques de fleuristes a triplé en cinq ans dans les principales grandes villes).

L'Espagne intervient depuis peu dans le commerce international car la production catalane d'œillets américains, bien que de qualité très inégale, se vend facilement dans les pays germaniques et en particulier en Suisse (où des chaînes de magasins à succursales multiples ont investi de l'argent dans les plantations catalanes se procurant ainsi un approvisionnement permanent).

Cependant, les pays nordiques sont de beaucoup les plus grands rivaux de la Cité d'Azur. Tard venus à la floriculture et à la production des plantes d'ornement, ils se sont équipés rationnellement en profitant des perfectionnements techniques et des innovations américaines : c'est le cas de la Grande-Bretagne qui est devenue pour les bulbes et un grand nombre de fleurs coupées un marché fermé; Convent Garden étant essentiellement alimenté par les productions des îles Anglo-Normandes et l'Angleterre du sud.

Le marché néerlandais est bien entendu, intouchable : avec un sens du commerce inné, les floriculteurs hollandais sont de terribles concurrents et les prix pratiqués aux criées d'Aalsmeer pour les fleurs coupées servent de base pour toutes les transactions, de la vallée du Rhin à la Scandinavie. Les bulbes restent leur monopole (et les timides essais français et italiens dans ce domaine sont le fruit d'investissements de floriculteurs hollandais cherchant à promouvoir une culture des bulbes sous leur contrôle dans des terres non encore épuisées par cette spécialité).

Les Belges conservent une incontestable primauté, bien que leurs techniques soient vieilles, dans la production des plantes vertes et fleuries; mais ils réclament des importations

¹ Non compris les produits de la bulbiculture.

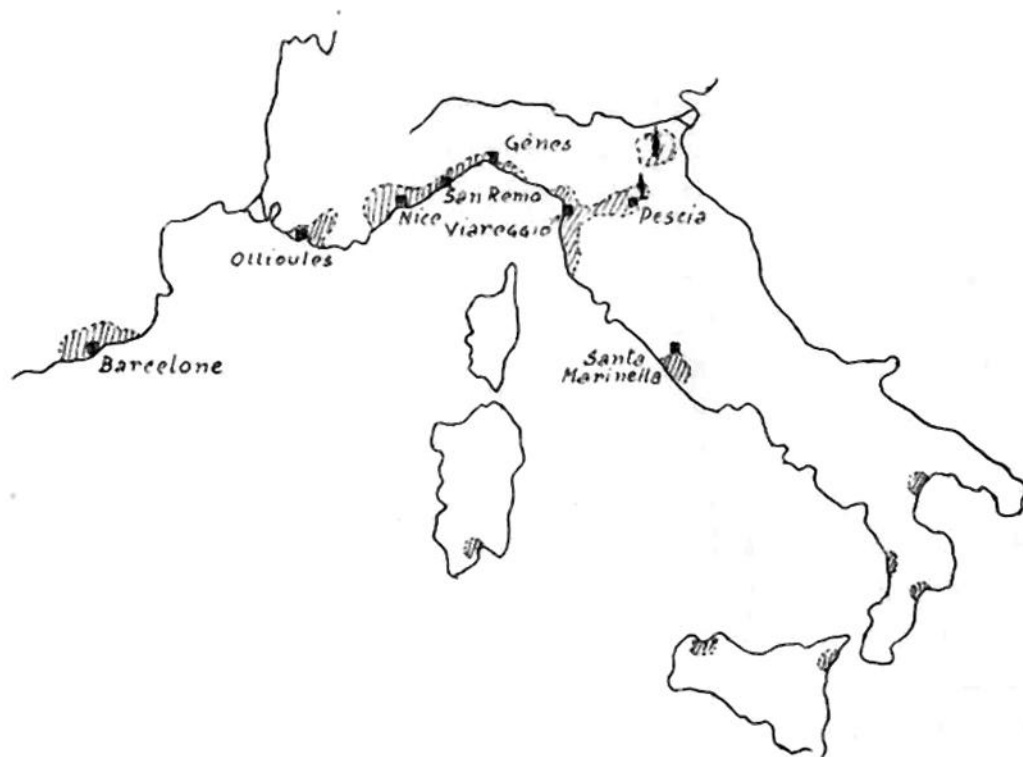
²Y compris les produits de la bulbiculture.




de fleurs coupées surtout en hiver.

Les Allemands constituent le plus grand marché d'importation de l'Europe et sont l'objet des convoitises de tous les producteurs. Que le gel ralentisse quelques jours les ventes en provenance d'Italie, immédiatement Israël prend la relève pour défendre ensuite chèrement les positions conquises!

Les Allemands sont passionnés de fleurs (dans les grandes villes se trouvent des appareils de distribution automatique de bouquets de fleurs) et de plantes vertes et celles-là se vendent d'autant mieux que l'accoudoir de la fenêtre étant, dans les pays germaniques, à l'intérieur de la pièce, il peut devenir une étagère jouant le rôle d'une véritable serre chaude. Dans tous les domaines (sauf en ce qui concerne les produits des pépinières qui sont d'ailleurs l'objet d'un commerce international limité en raison de leur poids qui rend leur transport à longue distance prohibitif) les Allemands restent importateurs. Les Varois l'ont bien compris : les premiers des floriculteurs français, ils ont organisé une coopérative de production et de vente de qualité extra à destination de l'Allemagne et ils réalisent la presque totalité des expéditions françaises vers la vallée du Rhin.

FLORICULTURE MEDITERRANEENNE



-  Principales régions floricoles
-  Pépinières ornementales
-  Principaux marchés de production

Les Scandinaves profitent d'un haut niveau de vie, mais leur petit nombre ne leur permet pas de constituer un marché intéressant pour les Méditerranéens dont les livraisons de

fleurs ne peuvent se faire que par avion.

À la lumière de ce panorama de la production et de la consommation européenne de fleurs, se dessinent un certain nombre de problèmes pour la Côte d'Azur :

- celui des investissements de capitaux,
- celui de l'introduction de techniques nouvelles,
- celui de l'organisation des marchés.

1) Les investissements : en principe les investissements réalisés à l'aide d'emprunts officiels auprès des caisses de crédit agricole sont inefficaces et inopérants. Les prêts importants ne s'adressant presque jamais à de jeunes agriculteurs voulant s'installer ou agrandir leur domaine, voire moderniser leur exploitation. Ils sont destinés à ceux des floriculteurs qui ont du "répondant", c'est-à-dire à ceux qui en ont, en réalité, le moins besoin. Reste alors l'autofinancement, possible dans le seul cadre d'une bonne marche de l'exploitation et dans l'hypothèse, actuellement réalisée depuis un grand nombre d'années, de bénéfices annuels moyens importants. Force est donc aux nouveaux venus d'attendre le temps nécessaire à l'accumulation méthodique de capitaux un souhaitant une suite de bonnes années. Si les difficultés sont identiques en Ligurie, il n'en est pas de même dans les autres régions méditerranéennes. Le capitalisme privé, issu fréquemment du commerce ou de l'industrie, s'intéresse à des investissements dans des régions pionnières : Latium, Calabre, Sicile, Catalogne. En Italie du sud les constructions de serres automatiques produisant œillets américains, plantes vertes, semences de toutes sortes ont pris une importance considérable. Les gouvernements allemand et néerlandais, par ailleurs, ont facilité d'énormes emprunts aux floriculteurs et aux maraîchers de leur pays qui veulent convertir leurs exploitations en floriculture. A Staelen, en Allemagne, toute une zone maraîchère est en train de devenir la première zone productrice de fleurs coupées pour la Ruhr. Seuls les Suisses ne reçoivent aucune aide de leur gouvernement. Ainsi la Côte d'Azur ne disposant que de possibilités de financement réduites, a moins de chances d'évoluer techniquement que ses rivaux.

2) L'introduction de techniques nouvelles. L'amélioration des techniques de production et en particulier le développement de la construction des serres, sont devenus de graves dangers pour les régions méditerranéennes, à partir du moment où la technique permet de produire des fleurs sans tenir compte des conditions climatiques ambiantes ut lorsque les fleurs obtenues sont de prix compétitif avec les produits méditerranéens, la floriculture azurée, loin des grands marchés de consommation, n'a plus sa raison d'être. On produit à l'heure actuelle des cactées jusque dans la montagne pyrénéenne, des strélitzias à Aalemeer, des orchidées à Copenhague

De plus en plus, les techniques des serres demandent d'énormes investissements. Les serres sont équipées d'arrosage automatique, de brouillards fertilisants ou antiparasitaires, de chauffage d'appoint ou de forçage, de rampes dégageant du CO₂, de rideaux d'ombrage, d'aérateurs automatiques, le tout dirigé par des horloges, des cellules photoélectriques. Les Néerlandais, les Allemands, les Belges, les Suisses, les Danois, beaucoup d'Anglais possèdent de telles installations : la plupart des horticulteurs azuréens en sont encore à se demander s'il ne faudrait pas songer dans un avenir plus ou moins lointain, à effectuer de telles installations. Beaucoup en sont financièrement incapables, mais une solution radicale point à l'horizon économique.

L'urbanisation, par son développement rapide, oblige les horticulteurs à une véritable révolution. En effet, les producteurs azuréens se voient disputer leurs terres par les spéculateurs immobiliers. La terre vaut 5 à 10 fois plus cher que dans le Var par exemple. Les horticulteurs réalisent de plus en plus une saine opération financière : ils vendent leur terrain d'Antibes ou de la banlieue niçoise, et avec l'argent ainsi obtenu ils achètent un vaste domaine

dans le Var entre Solliès-Pont et Toulon, et peuvent en plus faire d'importants investissements dans les serres. Les pouvoirs publics commettent, face à cette situation, une erreur économique des plus graves. A longue échéance, les cubes de béton abritant les multitudes de citadins, rapporteront moins à l'économie départementale que les agriculteurs et les floriculteurs qui, chassés par la spéculation, seront allés enrichir le département voisin. On ne peut encore prouver que la formation d'une très grande agglomération pourra présenter dans les Alpes-Maritimes un rendement aussi important que la floriculture qui se place encore au deuxième rang des activités départementales avec ses 20 - 22 milliards d'anciens francs de chiffre d'affaires, immédiatement après le tourisme (dont tout le monde sait qu'il va vers une très grave crise) et qui rapporte encore quelque 45 milliards. Certains justifient le départ des floriculteurs en affirmant que les serres déparent le paysage touristique. On aimerait savoir si les gros immeubles à l'architecture standardisée sont plus esthétiques, les architectes azuréens s'étant jusqu'à présent, avérés incapables de découvrir un style original.

3) L'organisation des marchés. Elle affirme chaque jour davantage le retard pris par la Côte d'Azur dans la commercialisation de sa production en Europe, La Côte possède trois marchés de production : celui de Nice sous les abris du cours Saleya, et les deux halles de ventes à la criée d'Antibes. Le marché niçois est depuis longtemps étouffé par l'abondance de la production et le très grand nombre de floriculteurs qui le fréquentent (tous les horticulteurs niçois plus une bonne partie de ceux de Cagnes, Saint-Laurent du Var et Villefranche). Aux périodes d'affluence, le marché offre l'aspect d'une cohue indescriptible où ni les producteurs ni les expéditeurs ne peuvent transporter la marchandise en voiture, sinon au prix de difficultés considérables et d'entorses au règlement. Les deux criées antiboises ne sont pas mieux partagées, elles offrent quand même l'avantage d'être à proximité de la gare S.N.C.F. Cette situation, quoique catastrophique pour le bon écoulement de la marchandise, n'est cependant pas aussi dramatique qu'à San Remo où vendre un panier d'œillets représente pour un paysan un exploit sportif et une perte de temps de plusieurs heures par jour. Il est donc à souhaiter que le marché-gare de Saint-Augustin ouvre rapidement ses portes aux floriculteurs azuréens, même si cela doit se faire au détriment de quelques privilégiés.

Dans l'Europe nordique, l'organisation des Marchés est bien différente. Il existe une trentaine de marchés aux enchères, organisés à l'imitation des enchères descendantes au cadran mises en pratique en Hollande et à Aalsmeer en particulier. On y achète sur échantillons une marchandise dont on est sûr qu'elle reproduit exactement l'exemplaire proposé. Un tel marché est impensable de la Toscane à la Catalogne en passant par la Ligurie et la Côte d'Azur, car sur un producteur honnête il y en a dix qui trichent sur le prix, la qualité bottes d'œillets de 40 vendues pour 50, fleurs fanées au cassées au centre de la botte, plantes vertes non racinées, etc... Cela relève d'une mentalité particulière dont nous faisons état plus haut, mais ne se voit jamais dans les pays nordiques où l'honnêteté commerciale est de règle et où le mauvais concurrent est rapidement éliminé. En outre, sur le marché niçois, les acheteurs ne paient les producteurs que toutes les quinzaines ou tous les mois, quand ce n'est pas en fin de campagne. Si la plupart des expéditeurs règlent convenablement leurs dettes, il existe souvent des entreprises qui emportent de la marchandise pendant plusieurs mois sans payer (après avoir promis de payer au cours le plus élevé et s'être attiré ainsi la sympathie du vendeur) et qui disparaissent sans laisser de traces.

Le dernier et grave reproche que l'on adresse aux marchés azuréens est de pratiquer des prix en fonction de la loi de l'offre et de la demande. Si l'offre est uniquement fonction de la production locale, la demande est simplement le fait des acheteurs présents. Ces expéditeurs, quels qu'ils soient, n'achètent jamais qu'en fonction des commandes qu'ils ont reçues. Il s'établit ainsi un cours local qui est peu souvent en rapport avec un prix

international. Quand les commandes sont satisfaites, l'expéditeur s'en va et laisse le producteur avec ses invendus. Celui-là les expédie alors sur les halles de Paris où s'opèrent des ventes par l'intermédiaire de commissionnaires qui prennent des marges bénéficiaires sans aucun rapport avec les services qu'ils rendent. Si au contraire, le producteur était averti, comme dans les veilings hollandais (ventes à la criée par des coopératives de producteurs) de la demande des grands marchés internationaux et des prix pratiqués, il tirerait un bien meilleur profit de son travail. En outre, ces coopératives de vente ne réclament pas la présence du producteur pour vendre, une simple fiche sur la botte de fleurs suffit; le producteur se consacre entièrement à sa tâche première qui est l'obtention de fleurs, et il délègue la responsabilité de la vente à un organisme qu'il a créé (et qui ne prend aucune marge bénéficiaire !)

Deux méthodes de production, deux méthodes de vente s'affrontent à l'heure présente en Europe. Pour l'instant, la floriculture azurée a été privilégiée parce qu'elle a eu à sa disposition le riche marché français qui a absorbé plus des 9/10 de sa production. Au moment où s'élabore le Marché Commun où les produits, mais aussi et surtout les capitaux et les techniciens, vont pouvoir circuler librement entre les six pays, on peut imaginer que la concurrence sera à brève échéance très forte : bien des petits floriculteurs azuréens sont amenés à disparaître. Cette solution est attendue avec impatience par les principaux floriculteurs de la Côte qui ne craignent pas la concurrence étrangère. Aucun, cependant, n'a la moindre envie d'associer son sort à celui de son voisin dans une coopération salutaire. À l'union des forces de travail et de production, à la méthode et à la discipline rigoureuse, au syndicalisme bien compris des Nordiques, les Méditerranéens, Italiens et Français, répondent par l'individualisme le plus farouche et la sclérose la plus totale. Parce que leurs affaires marchent bien pour l'instant (pour ne pas dire trop bien) les horticulteurs azuréens ne réalisent pas le danger qui les menace. Reste à savoir si cette position d'attente leur sera favorable à l'avenir.